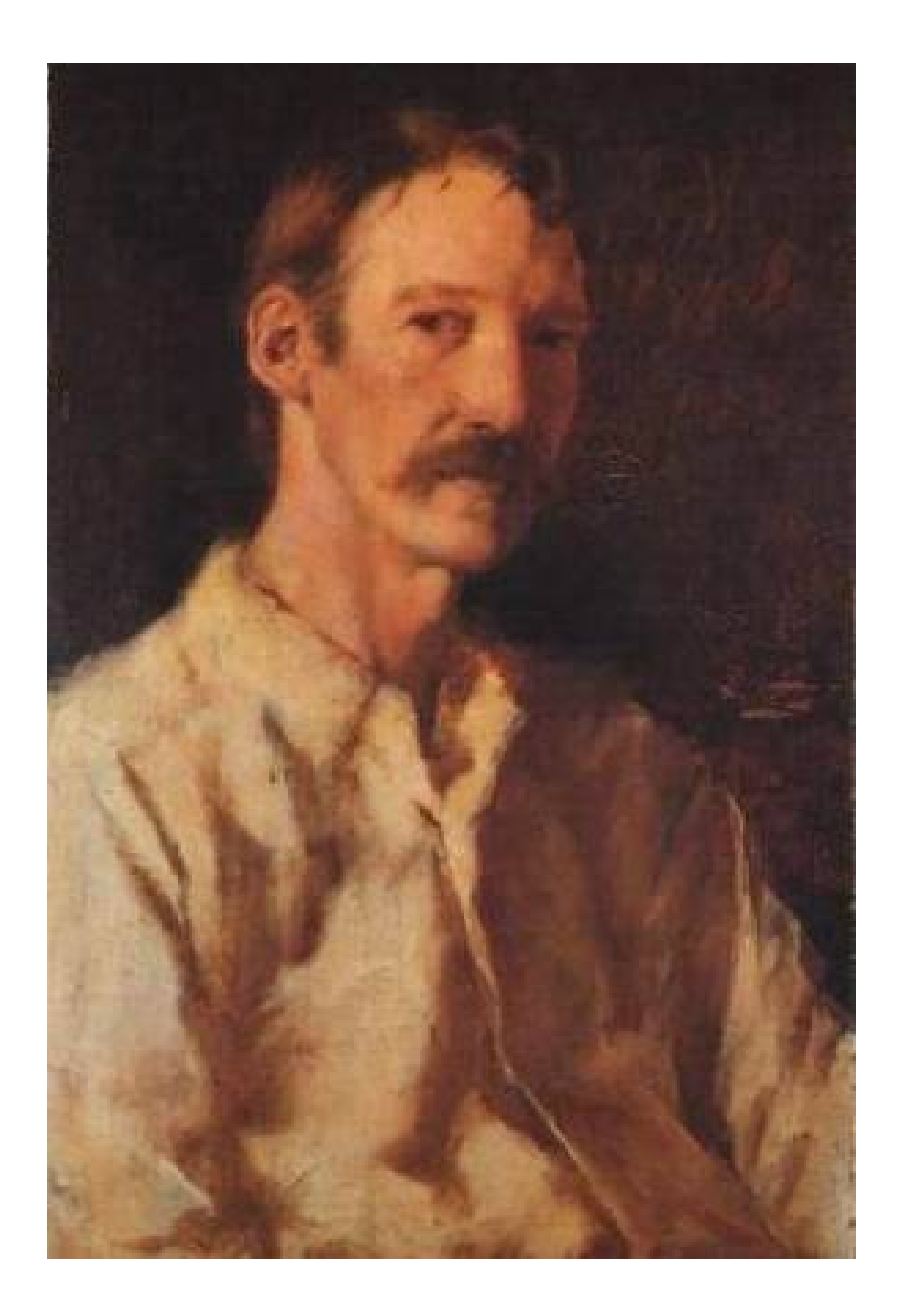


Robert-Louis Stevenson

MENDIANTS

1888

Traduction Marie Picard

I

Dans un pays de collines, vaste, lumineux et plein d'attrait, j'ai eu le bonheur, dans ma jeunesse, de faire la connaissance d'un certain mendiant. Mendiant est le mot qui me vient, bien qu'il laissât habituellement à son manteau et à ses chaussures (qui baillaient largement, il faut le dire) le soin de mendier à sa place. Il n'était plus que l'ombre de l'athlète qu'il avait été, grand, décharné, le visage tanné par le soleil, miné par la tuberculose, avec sur ses traits le sourire inquiétant de ceux que la mort a déjà frappés ; mais encore bien campé sur ses jambes, l'allure martiale et énergique, il semblait toujours prêt à vous faire le salut militaire. Trois chemins traversaient ce coin de terre et comme je n'empruntais jamais le même, je pense qu'il a dû souvent m'attendre en vain. Mais assez régulièrement il me repérait, assez régulièrement il surgissait d'un bond de quelque endroit sur le bord de la route où il se tenait en embuscade, l'allure digne comme il se devait et, commençant aussitôt à parler de tout et de rien, il réglait son pas sur le mien et nous faisions route ensemble. « Une belle matinée, monsieur, bien qu'il y ait peut-être un petit risque d'averse. J'espère que vous vous portez bien, monsieur. Eh bien non, monsieur, je ne me sens pas aussi plein d'entrain que je le souhaiterais, mais je ne vais pas plus mal qu'à l'ordinaire. Je suis heureux de vous trouver sur la route, monsieur. Je vous assure que je me réjouis à la perspective de l'un de nos petits entretiens. » Il aimait infiniment le son de sa propre voix et bien que toujours prompt à abonder dans votre sens quoi que vous disiez – avec cependant trop de légèreté pour paraître servile – il était tout à fait incapable de vous laisser finir de parler. Comment trouvait-il une transition pour passer à son sujet de conversation préféré, je ne le sais plus, mais avant que nous eussions fait route ensemble bien longtemps, il avait déjà commencé à parler des poètes anglais, comme seul un militaire pouvait le faire. « Shelley était un grand poète, monsieur, bien que ses idées aient été peut-être un peu trop empreintes d'athéisme. Sa *Reine Mab*, monsieur, est de toute évidence l'œuvre d'un athée. Scott, monsieur, n'a pas un style aussi poétique. Quant aux œuvres de Shakespeare, je ne les connais pas aussi bien, mais c'était un grand poète. Keats – John Keats, monsieur – lui, était un très grand poète. » Avec de telles considérations, avec des critiques aussi triviales, avec une telle joie à faire montre de ses connaissances, il rendait notre cheminement moins pénible, gravissant

la pente à grandes enjambées, avec son bâton qu'il tenait parfois serré contre ses côtes, contre cette poitrine d'où sortait une voix sonore, ou bien qu'il balançait en l'air avec la vivacité retrouvée du jeune soldat ; tout cela tandis que ses bottes laissaient paraître ses orteils, que sa chemise laissait paraître ses coudes et que son sourire laissait paraître la mort, sa grande carcasse insensée secouée par des accès de toux.

Souvent il faisait avec moi tout le chemin jusqu'à la maison, maintes fois pour emprunter un livre, et ce livre était toujours de la poésie. Puis il décampait, retournait mendier sur la route, le volume glissé dans la poche de sa veste en lambeaux ; et bien qu'il lui arrivât de le garder assez longtemps, l'ouvrage finissait toujours par me revenir, sans avoir beaucoup souffert de son voyage au pays des mendiants. Et c'est ainsi, sans nul doute, que ses connaissances s'enrichirent, et que ses critiques, d'abord superficielles, inconsistantes, gagnèrent en profondeur. Ma bibliothèque n'était pas la première dans laquelle il puisait : lors de notre première rencontre, il ne parlait déjà que de Shelley et de sa Reine Mab, marquée par l'athéisme et de « Keats – John Keats, monsieur ». Je me suis souvent demandé comment il avait acquis ces connaissances, de la même façon que je me suis souvent demandé comment il en avait été réduit à la mendicité. Il avait servi pendant toute la Révolte des Cipayes, dont (comme tant d'autres) il ne pouvait pratiquement rien dire, mis à part le nom de certains lieux et aussi que c'était « un travail difficile, monsieur », et qu'il faisait très chaud, ou qu'untel était « un très bon commandant, monsieur ». Cet homme était beaucoup trop intelligent pour être resté simple soldat ; selon toute apparence, il avait dû gagner ses galons. Pourtant il ne touchait pas de pension. Quand j'abordais ce problème, il se contentait de me prodiguer quelques conseils d'un ton mal assuré : « Il faudrait être très prudent quand on est jeune homme, monsieur. Si je puis me permettre de vous dire ceci, un jeune homme fougueux comme vous l'êtes, monsieur, devrait faire preuve d'une grande prudence. J'avais moi-même un peu trop tendance à afficher des opinions anti-religieuses. » Car (avec peut-être plus de sagesse et de profondeur que nous ne sommes enclins à l'admettre de nos jours) il considérait manifestement que l'agnosticisme allait de pair avec la bière et les jeux de quilles.

Keats – John Keats, monsieur – et Shelley étaient ses chantres préférés. Je ne sais plus si je lui ai jamais parlé de Rossetti, mais je me rappelle parfaitement ses goûts et si je l'ai fait je suis sûr qu'il a adoré cet auteur. Ce qui le séduisait, c'était la richesse du langage, il aimait ce qui surprend, le mot inattendu ; la cadence souple d'une phrase, une émotion indéfinie (à propos de rien) dans les simples lettres de l'alphabet : le charme de la langue. Sa tête bien honnête était pratiquement vide, son entendement était celui d'un enfant ; quand il

lisait ses auteurs favoris, je suis sûr qu'il n'était pratiquement jamais à même de comprendre ce qu'ils écrivaient. Et pourtant, son jugement était non seulement juste mais d'une extrême finesse. J'ai essayé en vain de lui offrir des romans ; il n'en voulait absolument pas, il n'aimait rien que ce langage romantique qu'il ne comprenait pas. Ceci arrive peut-être plus fréquemment que nous ne le pensons. Il me revient en mémoire le cas d'un garçon qui occupait le lit voisin de celui de l'un de mes amis dans un hôpital public et qui, à peine arrivé, envoya quelqu'un acheter (avec peut-être le dernier argent qu'il lui restait) une édition bon marché de Shakespeare. Ceci fit dresser l'oreille à mon ami. Il engagea aussitôt la conversation avec son nouveau voisin et ne fut pas surpris, lorsque le livre arriva, de faire une singulière découverte. Car son amoureux de la grande littérature ne saisissait pas une phrase sur douze, et son passage préféré était celui qu'il comprenait le moins – l'inimitable rodomontade dont le spectre a plein la bouche dans *Hamlet*. Ce fut un beau jour à l'hôpital que celui où mon ami se mit en devoir d'expliquer le sens de ce jargon tant aimé de tous, tâche dont je suis prêt à croire qu'il était hautement capable de s'acquitter, bien que je ne saurais la considérer comme facile. Il y a en effet un point ou deux à propos desquels j'aimerais bien pouvoir interroger Monsieur Shakespeare, cet amoureux des grands mots, s'il pouvait seulement revenir voir la lune jouer à cache-cache ou si je pouvais moi-même remonter jusqu'à l'époque grandiose d'Elisabeth. Mais dans ce cas-là, je surseoirais très certainement à l'interrogatoire pour aller prendre place sur les bancs du théâtre des Blackfriars, afin d'entendre l'acteur dans son rôle favori, cherchant à gagner les faveurs de Monsieur Burbage, et déclamant, tel que j'ai l'impression de l'entendre, solennel et pesant :

« Un housel'd, disappointed, unanel'd. »(1)

Quel bonheur ce serait, si nous pouvions y aller à plusieurs ! et quelle surprise pour Monsieur Burbage, de voir le spectre comblé d'honneurs ce soir-là !

Quant à mon vieux soldat, comme Monsieur Burbage et Monsieur Shakespeare, il est mort depuis longtemps ; je suppose qu'il gît maintenant, sans nom et bien oublié, dans le cimetière d'une ville sans éclat. Mais pour moi, ô brave cœur, tu n'as jamais été mis en terre. Pour moi, tu es toujours debout, te délectant du soleil et de l'air, et marchant allègrement vers le sud. Près des bosquets de Comiston et à côté de l'Hermitage de Braid, à l'endroit où les chasseurs retrouvaient leurs belles, et là où les courlis et les pluviers poussent leurs cris en tournant au-dessus de Fairmilehead, je te vois et je t'entends, portant avec toi, loyalement, la maladie qui te tuera et discourant joyeusement à propos de poètes que tu ne comprends pas.

II

La pensée du vieux soldat ravive le souvenir d'un autre vagabond, son double. Celui-ci était un petit homme maigre et exalté qui avait le regard d'un chien et le visage d'un bohémien ; je le trouvai un matin ayant établi son campement avec sa femme, ses enfants et sa meule de rémouleur, près du ruisseau de Kinnaird. Tous les jours, à cette époque, je me rendais dans ce vallon que j'aimais ; et tous les jours, (tant que la présence de sa tente continua de troubler, pour mon plaisir, le calme de mon petit coin sauvage) le rémouleur et moi nous asseyions sur deux pierres : nous fumions tout en arrachant des brins d'herbe et en parlant, accompagnés par le chant de l'eau brune. Ses enfants étaient des vauriens qui se battaient et se mordaient au milieu des fougères comme de la vermine. Sa femme était une vraie souillon ; je l'ai vue ramasser des broussailles et faire chauffer de l'eau, mais elle ne s'est jamais risquée à adresser la parole à son seigneur et maître en ma présence. La tente était un taudis de bohémiens, semblable à une porcherie. Mais le rémouleur lui-même avait la superbe indépendance et la politesse grave du chasseur et du sauvage ; il me fit les honneurs de son vallon, qui avait été le mien jusqu'à la veille, me fit pénétrer au cœur des secrets de sa vie et fit de moi (je m'en souviens avec fierté) son ami.

Comme mon vieux soldat, il était très atteint par ce mal qui décimait le pays. Contrairement à lui, ses goûts littéraires étaient vulgaires, et volaient à peine plus haut que les histoires racontées dans les journaux ; il ne voyait probablement pas de différence, et n'en cherchait certainement aucune, entre Tannahill et Burns ; ses pensées les plus nobles, que ce soit en poésie ou en musique, étaient tout entières contenues dans cette petite chanson simpliste :

« Veux-tu venir, fillette, venir

Jusqu'aux collines de Balquider. »

que les petits Écossais ont bien sûr dans l'oreille et dont il devait avoir, étant donné ce qu'il avait vécu, le sentiment qu'elle s'adressait directement à lui. Mais s'il n'avait aucun sens de la poésie en littérature, la poésie de la vie éveillait en lui une joie profonde. Vous auriez dû l'entendre parler de ce qu'il aimait : de la tente plantée à côté de l'eau qui babillait, des étoiles au-dessus de sa tête la nuit, du retour béni du matin, du jour qui pointait sur la lande, des oiseaux qui

s'éveillaient dans les bouleaux ; dire aussi combien il abhorrait les longs hivers confinés dans les villes, et quel délice c'était pour lui, avec le retour du printemps, d'installer à nouveau son campement au sein de la nature vivante. Mais nous étions deux vagabonds et à vous, qui êtes sans doute sédentaires et avez choisi pour votre passage sur terre d'être de sérieux voyageurs de première classe, il y a peu de chance qu'il se soit ouvert ainsi ; à vous, il se serait peut-être contenté de raconter son histoire de fantôme – celui d'un boucanier avec ses pistolets – qu'il avait rencontré un jour dans une grotte au bord de la mer près de Buckie ; et cela aurait suffi à vous faire comprendre de quoi cet homme était capable. Vous aviez là une tranche de vie mise en mots dans un récit vivant et bien bâti, une histoire créée, *teres atque rotundus*(2).

Et je ne peux m'empêcher de penser au vieux soldat, cet amoureux des grands bardes de la littérature ! Il avait visité des endroits bien plus étranges que n'importe quelle grotte marine, rencontré des hommes plus redoutables que n'importe quel esprit. Il avait risqué sa vie et souffert au cours de la Révolte des Cipayes, cette incroyable épopée jamais chantée par quiconque, tenu sa place dans la campagne de Delhi, assiégeant et assiégé ; il avait partagé ces sentiments permanents de colère violente et de mépris de la mort, de tout ce qui donne un sens à la vie, ces sentiments qui, de longs mois durant, ont tout à la fois contribué à abattre et à soutenir l'armée ; il avait été jeté çà et là en plein cœur de l'assaut, il était peut-être là à l'endroit où Nicholson était tombé ; il était là lorsque la colonne qui montait à l'attaque, avec l'enfer de toutes parts, avait découvert l'ennemi du soldat – l'alcool fort – et que des milliers de vies avaient tremblé dans la balance, et que le sort du drapeau anglais avait semblé bien incertain. Et de tout cela il n'avait rien d'autre à dire que : « Dur travail, monsieur. » Ou bien : « L'armée a beaucoup souffert, monsieur. » Ou encore : « Je crois, monsieur, que les journaux ne pensaient pas beaucoup de bien du Général Wilson. » Sa vie n'était rien pour lui, le livre de ses expériences vécues était vierge : c'est dans les mots qu'il trouvait son plaisir – les mots mélodieux ou tourmentés – les mots imprimés qui parlaient de ce qu'il n'avait jamais vu et de ce qu'il n'était pas né pour comprendre. Nous avons là deux tempéraments face à face, tous deux sans sophistication aucune, incultes, surpris dans l'œuf, si l'on peut dire ; chacun l'archétype d'un caractère nettement défini – l'un artiste, amoureux des mots, dont il faisait des feux d'artifice, et l'autre, faiseur, spectateur, amateur et inventeur du vécu. Si celui-ci avait eu une fille, celui-là un fils et qu'ils se soient mariés, n'y aurait-il pas une chance de compter quelque écrivain illustre parmi la descendance du soldat-mendiant et du pauvre rémouleur ?

III

Tout le monde vit de la vente de quelque chose, quel que soit son droit à en disposer. Le cambrioleur vend sa dextérité et son courage personnels en même temps que mon plat en argent (le tout pour un prix très modeste) à un usurier juif. Le bandit vend au voyageur un article de première nécessité : sa vie même. Quant au vieux soldat qui est le point d'ancrage de tous les méandres capricieux de ma pensée, il avait une singularité, car il était l'unique mendiant au monde qui m'ait jamais donné du plaisir en échange de mon argent. Il avait acquis à la caserne son code de savoir-vivre et il avait la sagesse de s'y tenir, accostant les inconnus avec une liberté de manières apprise à l'armée, remerciant ses bienfaiteurs en ne laissant paraître de particularité que celle d'être un soldat, vous épargnant d'emblée toute insistance sur le tragique de sa situation et sur la gêne que pouvait vous inspirer la vôtre. Il n'y avait pas trace chez lui de cette tendance à l'exagération que l'on rencontre chez les mendiants : ces manifestations ostentatoires de gratitude si agaçantes, ces grandes déclarations vides de sens, ces « Dieu vous bénisse, mon bon, très bon monsieur » qui disent le mépris au vu de la médiocrité de votre aumône, qui sonnent si ostensiblement faux et qui seraient tout à fait insupportables si elles étaient sincères. Je suis parfois tenté de voir dans ce rôle joué par le mendiant une survivance de l'époque où Shakespeare était déclamé sur scène et où les survivants affligés chantaient leurs mélopées autour du lit mortuaire ; tenté de penser aussi que maintenant nous n'acceptons de voir ces émotions exprimées avec tant de force que si elles sonnent juste ; et que (sauf en chaire, à l'église) nous ne supportons plus ces sentiments trop manifestement convenus. Ils nous choquent, j'aurais tendance à dire, comme le ferait une moquerie ; les chants funèbres (si longuement !) psalmodiés à voix forte frappent comme un soufflet le visage du chagrin, et les grandes phrases creuses d'un vieux mendiant usé nous font frissonner de dégoût. Mais les faits contredisent ce point de vue superficiel. Un mendiant vit de la connaissance qu'il a du commun des mortels. Il sait ce qu'il fait quand il se met un bandage autour de la tête, quand il prend avec lui un petit enfant qui n'est pas le sien et l'endort avec des somnifères, lorsqu'il nous empoisonne la vie avec ses *Pauvre Mary Anne* ou *Il y a longtemps, bien longtemps ;* il sait ce qu'il fait quand il nous rebat les oreilles et essaie de nous donner bonne conscience avec des remerciements dont nous ne sommes pas

dupes et qui nous sont insupportables ; ils savent ce qu'ils font, lui et ses semblables, quand ils envahissent les bas-quartiers des villes, horribles parodies de la souffrance, détestables caricatures de la reconnaissance. Ce genre de commerce ne peut pas vraiment être qualifié d'abus de confiance, tellement il a perdu toute consistance à force d'être exposé au grand jour, tellement son caractère fallacieux est ouvertement affiché. Nous les payons comme nous payons ceux qui nous montrent, avec force exagération, les monstres qui vivent dans l'eau que nous buvons, ou ceux qui prédisent quotidiennement la chute de la Grande-Bretagne. Nous les payons pour la souffrance qu'ils nous infligent, nous les payons, en faisant la grimace, et nous nous dépêchons de passer à autre chose. Tant il est vrai qu'il n'y a rien qui puisse ébranler la conscience comme les remerciements d'un mendiant, et que ce pays dans lequel de telles protestations peuvent s'acheter pour un shilling ne semble pas être une terre sur laquelle un honnête homme ait envie de s'aventurer.

N'y a-t-il pas, alors, peut-on nous demander, de mendiants sincères ? Et la réponse est : « Pas un seul ». Mon vieux soldat était un imposteur comme les autres. Ses bottes trouées étaient, pour parler le langage de la scène, des accessoires ; à maintes reprises, on lui avait donné des bottes en bon état et il les avait toujours acceptées avec joie ; le lendemain vous le retrouviez sur la route, comme d'habitude, avec les orteils à l'air. Ses bottes étaient son savoir-faire, elles étaient son fonds de commerce ; sans ses bottes, il serait mort de faim. Il ne vivait pas en demandant la charité, mais en flattant un goût très vulgaire chez le public qui aime voir le visage de l'artiste sous les feux de la rampe et les orteils du mendiant sortant de ses chaussures. Il existe une pauvreté authentique que personne ne voit et une pauvreté fausse et purement mimétique, qui s'approprie la place et le costume de la première, qui tire de quoi subsister, et surtout de quoi boire, des fruits de cette usurpation. Celui qui est vraiment pauvre ne va pas mendier dans la rue ; le banquier peut se rassurer, il ne lui a jamais glissé la moindre pièce dans la main. Les pauvres qui se respectent demandent de l'aide à leurs semblables, jamais aux riches. À force de vivre au milieu de ceux qui s'habillent chez leur tailleur, à force d'entendre la comédie de la gratitude jouée à l'envi pour deux sous, quiconque pourrait supposer que faire l'aumône est quelque chose qui est passé de mode, et pourtant cela se pratique toujours à une si grande échelle que j'en suis rempli d'étonnement. Dans les maisons de la classe ouvrière, toute la journée, il y a quelqu'un qui monte l'escalier, toute la journée, il y a quelqu'un qui frappe à la porte, les mendiants viennent, les mendiants vont, sans ménager leur peine, presque sans interruption, du matin au soir ; et pendant ce temps, dans la même ville, mais à quelques rues de là, personne ne vient demander quoi que

ce soit à la porte des châteaux des riches. Écoutez les histoires de n'importe quel honnête vagabond, vous verrez que ce sont toujours les pauvres qui l'ont aidé ; écoutez n'importe quel ouvrier vous faire le récit sincère de ses malheurs, c'est toujours à son voisin qu'il est allé demander secours, à quelques exceptions près dont on dit qu'elles confirment la règle ; regardez l'itinéraire du mendiant usurpateur, c'est dans les quartiers pauvres qu'il faut le suivre, là où il montre son bandage à toutes les fenêtres et où son chant nasillard va percer les oreilles de ceux-là même qui habitent les mansardes. Voici là un état de fait remarquable dans les pays chrétiens de notre empire, que seuls les pauvres sont sollicités lorsqu'il s'agit de donner.

IV

Il existe une histoire amusante au sujet d'un Français bon à rien et phraseur, qui, accusé d'ingratitude, s'écria : « *Il faut savoir garder l'indépendance du cœur* ». Je dois avouer que je partage son sentiment. La gratitude en-dehors de tout lien de familiarité, la gratitude autre qu'élément indéfinissable d'une amitié est quelque chose de si proche de la haine que je ne veux même pas essayer de préciser la différence. Jusqu'à ce que je rencontre un homme satisfait d'avoir une dette de reconnaissance envers un autre, je ne cesserai de douter du tact de ceux qui offrent si volontiers leur aide. Quel art difficile que celui de donner, même à nos amis les plus proches ! et combien notre savoir-vivre est mis à l'épreuve lorsque nous recevons ! Voyez comment, obligé ou obligeant, nous faisons comme si de rien n'était, et comment, recevant, nous débitons un discours faussement enjoué. Et alors qu'il s'agit d'un acte si difficile et si douloureux entre amis intimes, nous voudrions pouvoir l'accomplir pour le bien de quelqu'un qui nous est totalement étranger, persuadé qu'il sera transporté de gratitude à notre égard. La pire des choses que vous puissiez faire à un homme est de l'accabler du fardeau que représente une dette de reconnaissance, et c'est pourtant ce que d'emblée nous envisageons de faire ! Mais ne nous y trompons pas : à moins qu'il ne soit totalement écrasé d'humiliation par sa situation, tout son être va trembler de colère, et notre générosité ne pourra que le faire grincer des dents.

Il y a deux mots que nous devrions éliminer de notre vocabulaire : reconnaissance et charité. Dans des relations humaines authentiques, il n'y a d'aide possible que par amitié, sinon on ne lui accorde aucune valeur ; une aide ne peut être donnée que par une main amie, sinon elle est acceptée de mauvaise grâce. Nous sommes tous trop fiers pour recevoir un cadeau offert tout à fait gratuitement : il nous faut à tout prix donner l'impression de le payer, ne serait-ce, si nous n'avons rien, que par le plaisir que peut procurer notre compagnie. Et c'est là que l'on voit à quelle situation pitoyable l'homme riche se trouve confronté ; voici à nouveau le chas de cette aiguille à travers lequel il ne pouvait pas passer déjà à l'époque du Christ, et qui est devenu plus étroit encore aujourd'hui, si cela est possible, parce qu'il a de l'argent mais qu'il lui manque l'amour grâce auquel il pourrait faire accepter cet argent. Ici et maintenant, comme dans la Palestine d'autrefois, il invite le riche à sa table, c'est avec le riche qu'il partage ses plaisirs : et

quand vient pour lui le moment de faire la charité, il cherche en vain qui en faire profiter. Ses amis ne sont pas pauvres, ils n'ont besoin de rien ; les pauvres ne sont pas ses amis, ils ne veulent rien de lui. À qui peut-il donner ? Où trouver – remarquez bien l'expression – le Pauvre Méritant ? La charité est (selon leurs termes) centralisée. On loue des bureaux, on fonde des sociétés, avec des secrétaires que l'on paie ou que l'on ne paie pas : la chasse au Pauvre Méritant va joyeusement son train. Je crois qu'il faudra bien davantage qu'un simple secrétaire parmi les hommes pour débusquer ce personnage. Quoi ! une classe sociale qui soit dans le besoin sans que cela soit de sa faute, et qui éprouve cependant une envie insatiable de recevoir de l'aide de ceux qu'elle ne connaît pas du tout ; qui soit aussi tout à fait respectable et en même temps totalement dépourvue de respect de soi ; qui soit capable de jouer le rôle extrêmement difficile de l'ami sans jamais se montrer ; qui ait une enveloppe humaine mais qui puisse néanmoins défier d'un coup d'aile toutes les lois de la nature humaine – et tout cela dans l'espoir de faire passer par le chas de l'aiguille un dieu Bourgeois ventripotent ! Oh ! puisse-t-il ne pas pouvoir passer par le trou de cette aiguille, puisse son gouvernement tomber dans la poussière et puissent son épitaphe et toute sa littérature (dont mes propres œuvres commencent à représenter une part non négligeable) disparaître à jamais de l'histoire de l'humanité ! Pour un fou d'une tristesse aussi monstrueuse, il ne peut pas y avoir de salut, et le fou qui cherchait l'élixir de vie était un sublime modèle de raison, comparé au fou à la recherche du Pauvre Méritant !

V

Et pourtant, une possibilité s’offrirait à ce malheureux homme. Il pourrait se proposer de payer ses impôts. Ce serait un vrai moyen de faire la charité, de façon impartiale et impersonnelle, qui ne mettrait personne dans l’embarras et qui serait une aide pour tous. Ce serait là une destination pour des cadeaux faits sans amour, ce serait une manière de mettre de l’argent dans la poche des pauvres méritants tout en économisant le temps des secrétaires. Mais, hélas, il n’y a pas la moindre touche de romanesque dans une telle entreprise et jamais les hommes n’exigent autant de pittoresque que lorsqu’il s’agit de manifester leurs vertus !

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mars 2024

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Luc, Coolmicro.

1 *Hamlet*, I, 5. Jean-Michel Déprats traduit par « Sans communion, viatique, ni onction ».

2 *Rond et poli comme la boule*, Horace, *Satires*, II, VII, 83.